

MENSCHEL ET ROMANSKA



DE HANOKH LEVIN

CONTACT PRODUCTION

Catherine Lefevre, directrice adjointe
catherine.lefeuvre@comediecaen.fr / 02 31 46 27 32 / 06 74 97 15 22

CONTACT COMMUNICATION ET PRESSE

Michèle Barry-Bénard, responsable de la communication, attachée de presse
michele.barry-benard@comediecaen.fr / 02 31 46 27 21 / 06 71 12 41 67

COMEDIE DE CAEN - Centre Dramatique National de Normandie

1, square du Théâtre • BP 94 • 14203 Hérouville Saint-Clair cedex • tél 02 31 46 27 27 • fax 02 31 46 27 28
www.comediedecaen.com

Menschel et Romanska

De **Hanokh Levin**

Traduction **Laurence Sendrowicz**

Adaptation pour la scène **Olivier Balazuc, Daniel Kenigsberg et Laurence Sendrowicz**

Mise en scène **Olivier Balazuc**

Interprétation **Daniel Kenigsberg**

Présenté pour la première fois les 17 et 18 octobre 2007 au Théâtre Paris-Villette,
avec la complicité de Patrick Guflet.

Un spectacle de **La Jolie Pourpoise**

Production déléguée **Comédie de Caen-Centre Dramatique National de Normandie**

La Comédie de Caen-Centre Dramatique National de Normandie est subventionnée par le Ministère de la Culture/DRAC de Basse-Normandie, la Ville de Caen, la Ville d'Hérouville Saint-Clair, le Conseil Régional de Basse-Normandie, le Conseil Général du Calvados (ODACC).

**Le spectacle a été présenté au Théâtre de la Vieille Grille à Paris
du 1^{er} au 21 février 2010.**

**Repris au Festival d'Avignon, Théâtre des Halles
du mercredi 7 au jeudi 29 juillet 2010.**



La grandeur de la petitesse humaine

Menschel et Romanska ont fait connaissance par téléphone (en célibataires endurcis, on imagine qu'ils épluchent les petites annonces...). La voix de Romanska a séduit Menschel, qui s' imagine déjà tourner le dos à la solitude en rencontrant la femme de ses rêves. Malheureusement, cet espoir ne survit pas au premier regard. Il n'est pas de miracle en ce monde : on n'échappe pas à son propre miroir ! Or, Menschel et Romanska, pris dans le jeu social des convenances, sont condamnés à passer le samedi soir ensemble, à boire la coupe jusqu'à la lie et se haïssent pour n'avoir pas trouvé en l'autre la rémission d'une vie médiocre et sans avenir. Ils se savent être le destin l'un de l'autre et ne s'y résignent pas. L'énergie qu'ils ne mettent pas à transcender leur condition d'insecte humain, ils la dilapident en de vaines mesquineries, car, ainsi que le constate Levin : «il est là le terrible paradoxe : comme elle est grande, la petitesse humaine».

Daniel Kenigsberg a eu le coup de foudre pour cette nouvelle, qui m'est apparue comme un concentré de la poésie levinienne. L'évidente oralité de l'écriture, l'entrelacement des points de vue, la structure en forme de démonstration scientifique nous ont immédiatement donné le désir d'en restituer la théâtralité. Laurence Sendrowicz s'est jointe avec enthousiasme à l'aventure. Dans l'adaptation pour la scène, nous avons instauré le style direct et placé l'histoire au présent, afin que celle-ci se déroule en temps réel. Si l'humanité décrite par Levin fait assaut de bassesse à l'échelle de l'individu, elle est comme rachetée par la générosité de l'écriture ; celle-ci témoigne au niveau collectif du désir de s'en sortir, d'inventer un destin et une vie meilleure. Quelle plus nécessaire définition du théâtre ? Il fallait un comédien pour donner une dimension universelle à ces voix apparemment discordantes et isolées, pour incarner cette humanité malade d'elle-même et nous renvoyer en miroir l'image de notre besoin de consolation, donner chair à cette vision prophétique par laquelle Levin conclut Menschel et Romanska : celle d'un âge d'or retrouvé, d'une éternelle enfance, d'une humanité au commencement... Cette photo de bébé que chacun conserve dans son portefeuille ou dans l'album de famille, ce sourire confiant devant la vie, ce visage que Romanska, accédant par delà le pathétique à une grandeur tragique, appelle son «vrai visage», et qui est aussi celui de Menschel et de nous tous...

Pour donner vie à cette démonstration «en miroir du spectateur», nous avons opté pour un dispositif des plus simples, adaptable à toutes les configurations, privilégiant la proximité avec le public. Par la présence d'un comédien seul en scène, Menschel, ce «petit homme», nous entraîne dans un parcours initiatique où la farce cruelle se fait comédie humaine.

Olivier Balazuc



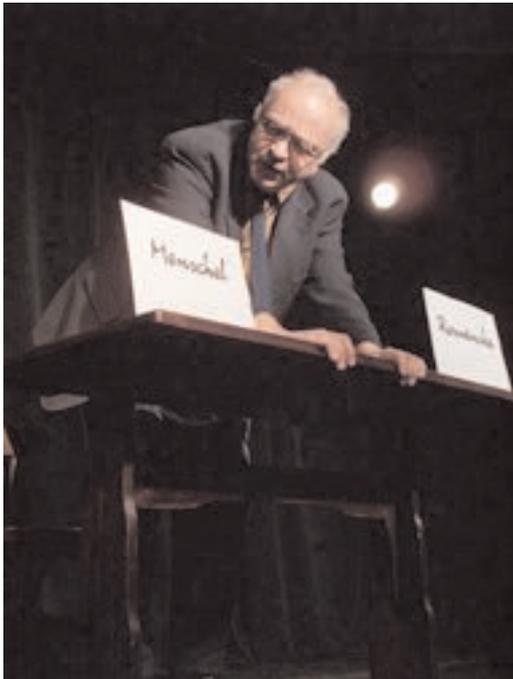
MENSCHEL ET ROMANSKA

de Hanokh Levin

Traduction Laurence Sendrowicz

Adaptation pour la scène Olivier Balazuc, Daniel Kenigsberg et Laurence Sendrowicz

Mise en scène Olivier Balazuc



Photos Valery Assenat



Hanokh Levin

Né à Tel-Aviv en 1943, décédé d'un cancer en 1999, Hanokh Levin, figure majeure du théâtre israélien contemporain, nous a laissé une cinquantaine de pièces, un recueil de poésie et deux volumes de textes en prose.

Si c'est la politique qui lui fait prendre la plume – il écrit son premier cabaret satirique en 1968, en réaction à l'occupation des Territoires et à la vague de triomphalisme qui submerge son pays au lendemain de la guerre de 1967 –, ce sont ses comédies qui, à partir de 1972, lui ouvrent en grand les portes du monde théâtral. *Yaacobi et Leidental*, qui sera aussi sa première mise en scène, marque le début de ce que l'on peut appeler «l'ère Levin» en Israël. Jusqu'à sa mort, il tiendra quasiment le rythme d'une création par an.

Les personnages levinieniens sont des petites gens qui suent sang et eau pour exister, qui rêvent de courir le marathon sans se rendre compte qu'ils ont mis les pieds dans des chaussures de plomb et qui continuent, imperturbablement, jusqu'à leur dernière goutte d'énergie, à essayer de gagner un mètre et encore un mètre... jusqu'à épuisement. Qu'ils s'appellent Kroum, Popper, Yaacobi, Yona, Menschel, tous nous racontent ce combat perdu d'avance. Insérés dans un microcosme (pour les comédies et les textes en prose) ou pris dans une tourmente qui les dépasse (pour les pièces épiques), ces englués de la médiocrité peignent la condition humaine dans ce qu'elle a de plus tragique et de plus cruel. Tableau sauvé par l'humour irrésistible de l'auteur et sa profonde tendresse pour leur maladresse constitutive.

Lorsque Levin laisse le théâtre pour se tourner vers la prose, il livre des objets littéraires totalement singuliers, de scientifiques constats qui donnent à ses piètres héros, sans la moindre concession, toutes leurs lettres de bassesse. Les deux protagonistes de Menschel et Romanska n'échappent pas à ce destin. Car qu'est-ce qui empêche Menschel (en hébreu, le héros s'appelait Ishel, de «Ish» qui signifie homme, suivi du suffixe yiddish «el» afin de le rapetisser) et Romanska dont le nom – mais là, il faudra la croire sur parole – a un parfum romantique, de se prendre par la main et de finir leur histoire par un beau « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants » ?

Eux-mêmes.

Quel dommage ! Car à bien y réfléchir, ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre ? La sagesse ne serait-elle pas de se résoudre l'un à l'autre ? Si ce n'est que, comme nous tous, «se résoudre à», renoncer au rêve de se surpasser, à ce «un peu plus» auquel nous aspirons tous, ce serait mourir... Alors chaque instant se traduit pour Menschel et Romanska par une double lutte acharnée, d'abord contre eux-mêmes et ensuite contre le miroir d'eux-mêmes que leur renvoie l'autre, une lutte qu'ils mènent avec courage, hargne, pugnacité, et tant pis si elle transforme la distance à parcourir entre la rue Dizengoff et le marché Betzalel (un kilomètre à tout casser !) en un véritable chemin de croix.

Et là est tout le génie de Levin. D'une simple histoire de falafel au marché Betzalel, il tire un conte philosophique jubilatoire, il en fait la quintessence de l'incapacité fondamentale de l'homme à oublier sa petitesse pour aimer. Pour vivre.

Le 18 août 1999 Hanokh Levin s'éteint après un combat de trois ans contre le cancer. Il laisse derrière lui un vide terrible, vide dans lequel le monde du XXI^e siècle, un monde qui s'emballe au point d'oublier parfois de mettre l'homme et son questionnement existentiel au cœur de toute avancée, trouve une effroyable résonance.

Laurence Sendrowicz



Olivier Balazuc

Formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (promotion 2001), il entame à sa sortie un compagnonnage artistique avec Olivier Py en tant que comédien et assistant à la mise en scène : *Le Soulier de satin* de Claudel (2003 ; 2009), *Épître aux jeunes acteurs* en version anglaise (2004), *Le Vase de parfums* (2004), *Les Vainqueurs* (2005), *Illusions comiques* (2006) et *L'Énigme Vilar* qu'il coécrit avec lui à l'occasion du 60^e anniversaire du Festival d'Avignon (2006).

Il travaille également avec l'orchestre Ostinato : *L'Histoire du soldat* de Stravinsky et Ramuz (2003), Clément Poirée : *Kroum l'ectoplasme* de Hanokh Levin (2004), Christian Schiaretti : *Par-dessus bord* de Michel Vinaver (2008), Volodia Serre : *Le Suicidé* de Nikolai Erdman (2008) et Bérengère Jannelle : *Amphitryon* de Molière (2009).

En 2002, il adapte et met en scène *L'Institut Benjamenta* de Robert Walser au CDN de Montreuil, dans le cadre du Jeune Théâtre National. Il fonde la compagnie La Jolie Pourpoise et met en scène *Elle* de Jean Genet en collaboration avec Damien Bigourdan au TNB – Festival «Mettre en scène» (2005) et au Théâtre de la Cité internationale (2007) ; *Un Chapeau de paille d'Italie* de Labiche au CDN de Montreuil (2006) ; *Le Génie des bois*, pièce dont il est l'auteur au CDN d'Orléans et à l'Espace des arts, scène nationale de Chalon-sur-Saône où il est accueilli en résidence (2007). À partir de janvier 2010, il sera artiste associé au CDN de Valence, dirigé par Richard Brunel.

Auteur de nouvelles, il est lauréat deux années consécutives du Prix du Jeune Écrivain (1997, 1998). Ses pièces sont publiées chez Actes Sud-Papiers. *Le Génie des bois* est sélectionné pour le grand prix de littérature dramatique 2008. Il écrit également des scénarios pour le cinéma et la télévision. En janvier 2010 paraîtra son premier roman, *Le Labyrinthe du traducteur*, aux éditions Les Belles Lettres.



MENSCHEL ET ROMANSKA

de Hanokh Levin

Traduction Laurence Sendrowicz

Adaptation pour la scène Olivier Balazuc, Daniel Kenigsberg et Laurence Sendrowicz

Mise en scène Olivier Balazuc

Laurence Sendrowicz

Née en France, qu'elle quitte après son bac, elle restera treize ans en Israël où elle devient comédienne, puis se consacre à l'écriture dramatique : *Tirez pas, je suis pacifiste !* (Beith-Lessin, Tel-Aviv, 1982) ; *Versus ou l'Histoire clarifiante de la famille Eglevau* (Th. du Chaudron, 1990) ; *Vendu* (France-Culture, 1991) ; *Echec et Mat* (Beith Lessin, Tel-Aviv, 1992), *Emile et Raoul* (2001).

Elle est une des initiatrices du projet de traduction de l'œuvre de Hanokh Levin en français. Depuis 1991, soutenue par la Maison Antoine-Vitez, elle a traduit une vingtaine de ses pièces (dont quatre en collaboration avec Jacqueline Carnaud) pour les éditions Théâtrales.

En 2005, elle a mis en scène au théâtre de la Tempête (Paris) *Que d'Espoir !*, un spectacle de cabaret qu'elle a adapté à partir de textes courts et de chansons de Hanokh Levin.

Elle travaille aussi en tant que traductrice de littérature hébraïque contemporaine (Batya Gour, Yoram Kaniuk, Shifra Horn, Zeruya Shalev, Alona Kimhi, etc).

En 2008, elle obtient le soutien de la fondation Beaumarchais-SACD pour l'écriture de *Les Cerises au kirsch*, qui a fait l'occasion d'une lecture publique au Théâtre du Ring, Avignon 2008.



Daniel Kenigsberg

Comédien, il travaille au théâtre depuis trente ans. Il a participé à de nombreuses aventures en compagnonnage, sous la direction de Christian Schiaretti : *Par-dessus bord* de Michel Vinaver ; d'Olivier Balazuc : *Un Chapeau de paille d'Italie* de Labiche ; de Gilberte Tsai : *Sur le vif* de J.C Bailly, *Villegiatura*, de Serge Valetti et Jean-Christophe Bailly, *Le gai savoir*, *La femme dans le coffre* de Daniel Arasse ; *L'impromptu* création collective, et *Cicéron et l'art de la mémoire* de Daniel Kenigsberg ; de Michèle Heydorff : *Biedermann et les incendiaires* de Max Frisch ; de François Rancillac : *La Nuit au cirque* d'Olivier Py et *Cherchez la faute !* de Marie Balmary ; de Alain Ollivier : *L'École des femmes* de Molière ; de Philippe Berling : *Le Jouvêt d'une illusion* d'Alain Gerber et *La Petite Catherine de Heibronn* de Kleist ; de Louis Charles Sirjacq : *Léo Katz et ses œuvres* de Louis-Charles Sirjacq ; de Thierry Roisin : *Montaigne* ; de Jacques Rosner : *Iphigénie hôtel* de Michel Vinaver ; de François Verret : *Fin de parcours*, et de Pierre-Alain Chapuis, Hervé Tougeron, Thierry Bedard, Alain Behar, Vincent Collin, Catherine Diverres, Mathilde Monnier, Anne Torrès, Jean-Claude Fall, Richard Foremann, Caroles Miles, Pierre Friloux, Françoise Gedanken, ...

Au cinéma, il a tourné sous la direction de Christopher Thomson, Régis Wargnier, Serge Moati, Sophie Marceau et Patrice Leconte.

A la télévision il a tourné récemment avec Olivier Schatzki *Série Maupassant/Aux Champs* et *Quand la guerre sera loin* ; avec Serge Moati *De gaulle, l'autre guerre* ; avec Pascal Chaumeil *Fais pas ci, fais pas ça* ; avec Olivier Guignard *Un village français*.

A France Culture il participe régulièrement à La fabrique de l'histoire, une émission d'Emmanuel Laurentin.



MENSHEL ET ROMANSKA

de Hanokh Levin

Traduction Laurence Sendrowicz

Adaptation pour la scène Olivier Balazuc, Daniel Kenigsberg et Laurence Sendrowicz

Mise en scène Olivier Balazuc

La presse



Lever de Rideau

Rencontre au sommet

Le théâtre de la Vieille Grille, délicieux lieu de création théâtral et musicale, se prête à merveille pour accueillir un des textes le plus jubilants de l'auteur israélien Hanokh Levin.

« Menschel et Romanska », pièce à deux personnages, est admirablement interprété par Daniel Kenigsberg qui restitue, seul sur scène, la pitoyable rencontre de deux êtres isolés, célibataires et prisonniers de leurs attentes et de leurs rêves d'amour. Menschel comme Romanska (qui a une voix sensuelle mais est grosse et laide au goût de Menschel) cherchent à se libérer de leur condition misérable, de leur énorme solitude. Ils sont en même temps habités par le désir de s'en sortir, d'inventer un destin et une vie meilleurs. Se retrouvent ici tous les thèmes chers à l'auteur, à savoir les efforts surhumains pour les petites gens de se surpasser, d'atteindre le bonheur dans un combat perdu d'avance, et qui fait dire à Hanoch

Levin : « Comme elle est grande, la petite-se humaine ! »

Le comédien fait vivre du dedans, au présent et en temps réel, tout ce que chacun pense au fond de lui, toutes ses petites lâchetés, ses attentes, ses espoirs. Les deux protagonistes, englués dans leur médiocrité se retrouvent confrontés à une « double lutte acharnée, d'abord contre eux-mêmes, et ensuite contre le miroir d'eux-mêmes que leur renvoie l'autre... » selon l'expression de Laurence Sendrowicz, traductrice et adaptatrice du spectacle. Tout serait un monumental gâchis si une petite lueur d'espoir ne s'était allumée, nous ramenant à notre ultime humanité. Une écriture éblouissante, une mise en scène astucieuse signée Olivier Balazuc, une interprétation tout en nuances qui restitue toute la théâtralité et la poésie "leviniennes", voilà de quoi se réjouir pour le prochain mois. ●

MICHELE LEVY-TAIEB
L'Activité juive



Jusqu'au
21 février 2010.
Au Théâtre de la
Vieille Grille : 1
rue du Puits de
l'Ermite - 75005
Paris. Location
au 01 47 07 22 11.

MENSCHEL ET ROMANSKA

de Hanokh Levin

Traduction Laurence Sendrowicz

Adaptation pour la scène Olivier Balazuc, Daniel Kenigsberg et Laurence Sendrowicz

Mise en scène Olivier Balazuc

Il fut en Israël beaucoup reproché à Hanokh Levin (1943 - 1999) de donner une image peu flatteuse de la société qui le vit naître. Ce n'est certes pas avec la nouvelle dont a été tirée cette pièce qu'il fait amende honorable. Menschel a lié connaissance avec Romanska par téléphone. Il est persuadé qu'une fille qui porte un nom aussi romanesque ne peut être qu'un délicieux échantillon de l'éternel féminin. C'est le sexe en feu qu'il se rend au rendez-vous qu'ils se sont fixés. La fille a hélas les cheveux gras et le corps gourds de celles qui n'ont jamais été embrassée sauf, précise t-elle, par son papa quand elle avait 4 ans.

Menschel ne songe qu'à se faire la paire. Toute aussi déçue, Romanska qui espérait de cette rencontre qu'elle l'aide à sortir de son âpre routine quotidienne tient à défaut de commencer une nouvelle vie que Menschel l'invite dans un restaurant de renom. Mais le bonhomme est d'une nature avare et lui propose d'avalier un falafel (boulettes de pois chiche enveloppées dans un sandwich dégoulinant de sauce blanche appelée tehina) dans un marché populaire. La soirée dans laquelle ils avaient tous les deux placés tant d'espairs est un fiasco. Romanska se sent traitée comme un paillason tandis qu'il ne sait comment faire pour se consoler de la défaite de son ardente attente. Une fois la femme aux mines bilieuses partie, il se précipite dans un snack. A son grand dam, il y retrouve celle qu'il pensait ne jamais revoir. Il ne leur reste plus qu'à échanger des photos prises en un temps où ils étaient de ravissants petiots qui n'imaginaient évidemment pas quelle vie en pente serait la leur. Comme disait l'un de mes amis cette pièce décrit la rencontre de deux vieux bébés.

Seul en scène, l'excellent Daniel Kenigsberg est non seulement le narrateur de ce navrant face à face, il suit aussi l'écheveau de la pensée des deux protagonistes qui chacun s'apitoie sur son sort. Souvent féroce, parfois cocasse, ce récit d'une histoire d'amour qui ne pouvait avoir lieu est typique de l'oeuvre de celui que beaucoup considèrent comme le plus grand auteur dramatique de langue hébraïque.

Joshka Shidlow
Allegro Théâtre



Levin : un peu d'humanité dans l'eau froide

Dans le velours cramoisi du petit Théâtre de la Vieille-Grille, le comédien Daniel Kenigsberg nous entraîne avec pétulance dans un quartier de Tel-Aviv. Sur la trace de deux affreux, sales et méchants petites gens englués, le temps d'un soir, dans une minable non-histoire d'amour. On se laisse prendre par la main. Et on découvre, tout oui, l'affreux et ravissant conte philosophique de feu Hanokh Levin. Simple. Et grand comme la petitesse humaine.

Devenu café-théâtre dans les années soixante, la Vieille Grille baigne toujours dans son jus magique d' ancestrale épicerie-cave à vin : idoine écrin pour mettre en scène les pérégrinations de deux piètres héros qui, faute d'amour, partent au marché de Betzalel se goinfrer pour pas cher de dégoulinants falafels sentant l'huile et le pois chiche. À dire vrai, on se régale bien plus ici d'une performance d'acteur que d'une mise en scène « des plus simples », comme l'indique lui-même son auteur Olivier Balazuc.

Car Daniel Kenigsberg butine seul en scène. Petites lunettes rondes et chemise rayée jaune et noire à la Maya l'abeille, il fait son miel avec gourmandise de la plus levinienne nouvelle d'Hanokh Levin (1943-1999). Cette figure majeure du théâtre israélien contemporain nous a livré, à travers force pièces, poésies et textes en prose, une moisson singulière d'insignifiants personnages embourbés dans les médiocres vicissitudes de leur condition humaine. Comme ce Menschel, « petit homme » pou, célibataire et radin, et cette Romanska « caca » qui flatule, romantique mais laide à faire fuir les conquêtes. Ces deux-là, s'étant plu au téléphone, caressaient pourtant le fol espoir de dire adieu à leur solitude rance. Espoir écrabouillé dans l'uf dès le premier regard : on n'échappe pas à son propre destin dans ce bas monde où le miracle n'existe pas. Alors, plutôt que de se marier et d'avoir beaucoup d'enfants, ces deux affreux jojos passent leur rendez-vous amoureux raté d'un samedi soir à se vomir à la face d'exécrables vilénies suintant leur haine de n'avoir pas trouvé en l'autre la rémission rêvée. Féroce et hilarant programme nous renvoyant à nos petites mesquineries et à notre besoin de consolation !

Conteur virtuose

Pas de chair ni d'os : Menschel et Romanska ne sont ici que deux noms inscrits au feutre noir sur deux cartons blancs trônant, façon conférence au sommet, sur un bureau derrière lequel s'est installé Daniel Kenigsberg. Mais, sous la fluide faconde de cet incroyable comédien, qu'ils sont vivants et attachants ces deux repoussants personnages à l'haleine de hareng et de haricot blanc ! Daniel Kenigsberg ? C'est Jamy Gourmaud dans « C'est pas sorcier », nous livrant une démonstration scientifique de la bassesse humaine. C'est Alain Decaux nous confessant avec flamme toutes ces petites histoires qui ont fait la grande. C'est le conteur virtuose des veillées d'antan, le papa poule qui exulte à narrer, au bord du lit de ses rejetons, un conte grouillant de monstres finalement charmants.

Et peu importe les bruits du dehors qui s'invitent dans ce lilliputien théâtre mal insonorisé ! On écoute, bouche bée, l'acteur nous donner si bien à voir cette farce cruelle et tendre, poétique et malodorante. Une comédie humaine qui, par-delà toutes ces petites bassesses nous empêchant de vivre et d'aimer, crie notre désir de s'inventer un destin tout neuf. Comme celui de ce bébé joufflu qui sourit à l'objectif, confiant dans l'avenir. « Mon vrai visage » dit Romanska en montrant sa tendre photo-souvenir. Qui pourrait être celle de Menschel, aussi. La nôtre. Celle des commencements pleins de promesses.

Peut-être certaines langues pointeront-elles un humour juif réservé aux initiés. Elles négligeraient la portée universelle de ce texte qui nous berce un court instant, dans ce monde devenu assez fou pour oublier l'homme et ses questions existentielles. Fais dodo Menschel mon petit frère, fais dodo Romanska ma petite sœur, t'auras ton falafel.

A ne rater donc sous aucun prétexte

Menschel et Romanska du dramaturge israélien Hanokh Levin donne une version dantesque de la première rencontre entre deux inconnus qui ont pris rendez-vous par téléphone. Le tout possible du virtuel suscite espoir et fantasme qui s'écrasent en l'espèce lamentablement dans les réalités cruelles de l'ordinaire.

Il est mufle et avare, elle est mesquine et laide et Cupidon fait aussi shabbat. Mais comme il n'est pas de bon ton de briser tout net sans respecter un minimum de convenances, les voilà partis pour dîner. Mais Menschel veut se débarrasser du fardeau le plus rapidement possible et pour le moindre coût et Romanska, au contraire, pour vider sa bile, veut le faire amplement cracher au bassinet.

Cela donne l'épique épopée du falafel consommé dans le temple grailonnant dudit mets - "spécialité yéménite bon marché qui est devenue - comment en sommes-nous arrivés là ? - notre plat national" remarque Hanokh Levin avec son sens aigu de la critique sociale israélienne, au cours de laquelle, comme l'indique Laurence Sendrowicz, sa traductrice attirée, ils se livrent à "une double lutte acharnée, d'abord contre eux-mêmes et ensuite contre le miroir d'eux-mêmes que leur renvoie l'autre".

Cette nouvelle au comique éprouvé et à l'humour noir ravageur contient la substantifique moelle de l'œuvre de Levin quant à la nature humaine, et ce qu'il nomme "la grandeur de la petitesse humaine", et à l'inférieur hui clos du couple.

L'adaptation pour la scène montée par Olivier Barazuc est un véritable bijou et une extraordinaire pépite grâce à l'interprétation exceptionnelle de Daniel Kenigsberg.

A la fois narrateur pince sans rire qui ne peut toutefois conserver bien longtemps son quant à soi et intervenant empathique qui s'investit dans le tréfonds de l'âme douloureuse des deux protagonistes, il mène ce récit d'une cruauté jubilatoire tant à son apothéose burlesque, littéralement à en pleurer de rire, qu'à son inattendu dénouement philosophico-poétique qui s'inscrit dans l'indéfectible humanisme de Levin.

Une sorte de coup d'envoi avant d'autres lieux, peut-être (le spectacle tient dans une valise et il a toutes les raisons de solliciter un large public, cherchant la langue et la vie dans le théâtre), au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme dans le cadre de la célébration du centenaire de Tel-Aviv.

Menschel et Romanska, texte de Hanoch Levin, mise en scène d'Olivier Balazuc.

Toute l'attention de l'écrivain israélien aux gens tenus pour dénués d'intérêt. Menschel est de la pâte de Yacobi, et autres célibataires, n'ayant pas grand-chose pour séduire mais voulant rencontrer la femme, sexy (par définition). Une annonce dans un journal, des échanges téléphoniques qui font fantasmer Menschel, un rendez-vous est pris avec Romanska. Une nouvelle, traduite par Laurence Sendrowicz qui, avec les deux comparses, l'a adapté pour la scène : un récit par une troisième personne indéfini comprend la localisation dans la ville et, à la première personne les pensées et les paroles de l'homme, et de la femme. Un samedi à Tel-Aviv, où jeunes et moins jeunes se côtoient, les seconds plus insolents que les premiers coincés par ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Lui rongé par le doute de soi, s'est fait beau et serait prêt à délier sa bourse; sauf qu'elle est plus ou moins ce qu'il redoutait, plus très jeune, pas belle, empâtée et décidée à faire dépenser un maximum, en dédommagement de l'humiliation du regard déçu en la voyant. Rôle de l'argent. Familiarité des situations auxquelles l'imagination de Levin confère une cocasserie fantasque : Menschel calcule faire manger un fallafel – une sorte de sandwich bon marché, qui nous est étranger, pense-t-il en Askénaze –, la faire déplacer à pied; mais elle a d'autres visées, car elle n'entend pas être traitée par-dessus la jambe. Dans une évocation par bulles de la vie des Tel-Aviviens et de l'évolution de la société israélienne, du brouhaha et des odeurs des quartiers populaires, l'ordinaire des mesquineries en tout domaine, que les infimes détails rendent absurdes et qu'accompagne le cortège des hontes et des frustrations, creuset d'une méchanceté banale et pathétique. Sur les situations, le regard d'Hanoch Levin est averti de données sociologiques, et amusé sur les personnages, dans un mélange d'empathie et de critique, subrepticement acerbe mais généreux. Et son humour dans les mots, les situations, les réflexions, se contrefiche des retenues de bienséance, mais pas de la vie qui vaut mille fois plus qu'un jeton de téléphone.

Dans la salle de théâtre et de conférences du musée, l'apparence de l'une de celles-ci : des verres, carafes d'eau et sièges derrière une longue table. Entre un homme, aux vêtements stricts, un dossier en main, qu'il pose. Daniel Kenigsberg est le conférencier. Par glissements progressifs, moments comme échappant à ce dernier, embarqué dans la folie de ce qu'il relate et commente (subtil exercice), jouant tour à tour celui-ci, donc, mais également Menschel et Romanska à qui il prête voix et vie, mais encore les agacements qu'ils suscitent. Situations suggérées, adresses au public diverties, la vie dans maints états, un échec vite ravalé, formidablement hilarant et d'une poésie immédiate. S'étant dit au revoir, l'homme et la femme se séparent, mais aboutissent dans le même restaurant pas cher, afin de compenser, lui par des haricots blancs, elle du hareng, la déception et le vide sexuel. Elle regarde une photo de bébé, lui en possède une identique. Tout adulte en a été un, innocent les yeux ouverts sur le monde avec circonspection. Un conférencier dans un musée, mais ce pourrait être un type à un comptoir, où dans un tout autre lieu. Plus la mise en scène d'Olivier Balazuc se concentrera sur le texte et plus celui-ci étincellera, Daniel Kenigsberg possède la palette, la fraternité et l'humour, la souplesse d'acteur pour faire jeu des nuances et des subtilités d'Hanoch Levin.

**Micheline B .Servin
dans le numero 657 Janvier-Mars des Temps Modernes**

